

## Éditorial

## Au travers du tourbillon Trump

**Marc Allgöwer**

Responsable rubrique Monde



La présidence Trump ressemble à un tourbillon incessant. À chaque jour suffit son tweet, sa démission ou son scandale, et le réflexe naturel consiste à n'y plonger le regard que par intermittence pour ne pas perdre la raison. Mais mardi, le tourbillon s'est interrompu. À quelques minutes d'intervalle, Paul Manafort, l'ancien directeur de campagne du président, a été reconnu coupable de fraude bancaire et fiscale, et Michael Cohen, ex-avocat de Donald Trump qu'il a enregistré à son insu, a admis avoir acheté à sa demande le silence de certaines de ses maîtresses.

Désormais, le maelström de cette présidence reprendra et nos têtes étourdies se détourneront à nouveau. Ce phénomène d'épuisement s'est déjà manifesté il y a plus de quarante ans. À cette époque, le président s'appelait Richard Nixon et l'affaire se nommait Watergate. Là aussi, l'hôte de la Maison-Blanche traitait les médias en ennemis. Là encore, il a vu l'un de ses avocats se retourner contre lui. Là toujours, des enregistrements clandestins ont joué un rôle crucial pour établir la vérité.

«Ce phénomène d'épuisement s'est déjà manifesté il y a plus de 40 ans. À cette époque, le président s'appelait Richard Nixon et l'affaire se nommait Watergate»

Entre l'éclatement de l'affaire et la démission du président, plus de deux années se sont écoulées, ponctuées de milliers d'articles de presse et d'heures d'audition devant le Congrès. La fatigue guettait les citoyens américains. La majorité d'entre eux a même réélu triomphalement Richard Nixon au beau milieu du scandale. Et pourtant, malgré l'épuisement du public, l'enquête a traversé le tourbillon.

Aujourd'hui, les accusations visant Paul Manafort et Michael Cohen n'ont pas de lien direct avec la question de fond: y a-t-il eu collusion entre Donald Trump et la Russie? Mais ces deux hommes ont fait partie du premier cercle, ils risquent la prison et toute information supplémentaire qu'ils détiendraient leur permettrait d'obtenir une réduction de peine. Face à eux, le procureur Robert Mueller, qui tente de découvrir si le président et son entourage se sont compromis avec Moscou, ne manquera pas de le leur rappeler. Ce mardi, son enquête a fait un pas de géant à travers le tumulte.

Page 17

## L'image du jour Rencontre entre deux mondes au col du Grimsel



DOMINIC STEINMANN/KEYSTONE

## Courier des lecteurs

## Naturalisation refusée La religion est un faux prétexte

À propos de la page Point fort intitulée «L'égalité doit se placer au-dessus de la bigoterie» («24 heures» du 18 août 2018). Si vous vous baladez en touriste en Iran, votre compagnie a intérêt à cacher ses cheveux, ses bras et ses jambes. Même dans le bus privé qui vous transporte. Même au restaurant. Un petit triangle de peau du cou, visible après avoir essayé un collier au bazar et mal remis le foulard, provoque l'intervention des femmes en noir de la police des mœurs. Et il ne s'agit pas d'obtenir la nationalité perse! Si des étrangers vivant en Suisse veulent devenir Helvètes, c'est la moindre des choses qu'ils respectent un minimum d'usages. La poignée de main en fait partie. Parler à une personne du sexe opposé avec en Suisse veut dire être un homme. Elles manient la pelle et conduisent des camions. De plus, ces braves Ouzbeks boivent même du vin (pas fameux) et de la vodka. Allah aurait-il établi deux poids - deux mesures?

Mais c'est lamentable de devoir en arriver là. Depuis qu'ils séjournent et travaillent en Suisse, ces candidats à la naturalisation ont pu observer nos us et coutumes. La religion est un faux prétexte. De toute façon, on peut faire dire au Coran ou à la Bible ce que l'on veut. Rentrant de voyage en Ouzbékistan, pays musulman, les femmes, qui ne portent pas le voile, saluent et parlent aux hommes. Elles manient la pelle et conduisent des camions. De plus, ces braves Ouzbeks boivent même du vin (pas fameux) et de la vodka. Allah aurait-il établi deux poids - deux mesures?

**Xavier Koeb, Châtel-Saint-Denis**

## À Rome, fais comme les Romains!

Se saluer d'une poignée de main fait partie de nos coutumes transmises par les familles et l'école aux enfants,

depuis leur plus jeune âge; par ce geste, nous reconnaissons «l'autre», l'ami, le voisin ou l'inconnu dans son humanité et sa diversité.

Ce n'est pas ce qu'en pense Mme Ada Marra, conseillère nationale socialiste, qui a pourfendu la décision municipale à l'égal du péché: «Les camps (mais lesquels?) vont se barricader et l'on s'engage dans une pente dangereuse» a-t-elle déclaré à «24 heures». Par cette prise de position, Mme Marra devient l'idiote utile de l'UDC dont elle ne cesse pourtant de combattre les thèses. Faut-il voir dans l'attitude de ce couple le respect d'une prescription coranique? Assurément non. Ce comportement révèle une adhésion à un courant politico-religieux véhiculé tant par les milieux salafistes que par les Frères musulmans. Voyagez, Mme Marra et allez à Alger, dans les quartiers du Cairé ou dans la banlieue sud de Beyrouth sans omettre une petite escapade à Méa Sheárim, fief des ultraorthodoxes juifs de Jérusalem et vous y verrez la parfaite illustration de la condition féminine dans des espaces communautarisés. Et si ces escapades exotiques devaient vous rebuter, lisez les écrits d'un Mohamed Sifaoui ou d'une Jeannette Bougrab qui, eux, sont devenus intolérants vis-à-vis des intolérants.

**Jean-Yves Grognez, Le Sentier**

## Parfaitement justifiée

Je ne peux que féliciter les édiles lausannois de leur prise de position qui me semble tout à fait justifiée. Je regrette juste que Mme Marra (sauf son respect) ne comprenne pas ou ne souhaite pas comprendre ce que le «vivre ensemble» n'est pas à sens unique. Il est absolument nécessaire, pour vivre en bonne intelligence, que les personnes qui veulent obtenir la naturalisation fassent le pas dans la bonne direction en s'intégrant aux lois, préceptes et coutumes des pays dans lesquels ils veulent vivre (elle doit en savoir quelque chose puisque naturalisée,

tout comme je le suis). Il semble bien que ce ne soit pas le cas des deux personnes dont il est ici question. Quant à la question posée «ou cela va-t-il s'arrêter?» je pense que la réponse est assez simple. Cela s'arrêtera au moment où l'Occident rentrera en conscience et cessera d'accepter n'importe quelles doléances obscurantistes.

Je souhaite que, s'il y a appel de ce refus, ces gens ne prétextent pas une victimisation ou une forme de racisme quelconque ou qu'ils mettent en avant une espèce de traitement inégal à leur encontre.

**Patrick Pavia, Erde (VS)**

## Cette décision me soulage

Je suis soulagée, comme d'autres, que la naturalisation ne soit pas accordée à ce couple, visiblement non intégré, qui n'a pas assimilé les principes de base de notre société et de notre culture. Plus grave encore que le refus de serrer la main, le fait de ne pas accepter de converser avec une personne du sexe opposé est une atteinte flagrante à l'égalité entre hommes et femmes. Le détenteur d'un passeport suisse doit défendre les valeurs prônées dans le pays dont il possède la nationalité. L'attitude de ces personnes les rend inaptes à toute vie sociale telle qu'elle est pratiquée chez nous. Mme Marra se trompe lourdement en disant que cette décision pousse les deux camps à se barricader, car de toute façon, ceux qui n'acceptent pas les coutumes et les lois du pays d'accueil se mettent volontairement à l'écart et ne pourront jamais acquérir une place dans notre société, ce sont eux qui créent un ghetto. La naturalisation ne doit être donnée qu'aux personnes qui recherchent le vivre ensemble, ce qui n'est évidemment pas le cas ici.

**Niki Brühlhart, Vuisternens-en-Ogoz**

## Quelle est leur vraie motivation?

La Municipalité de Lausanne n'a fait que respecter et appliquer le mot «intégration». Ce couple a vécu dix ans dans notre pays et a pu quand même constater notre mode de vie: vivre ensemble, aider partager, intégrer. En dix ans, il n'a pas saisi la signification des mots respect et égalité des sexes. Alors on peut se poser la question: quelle est leur motivation pour obtenir un passeport à croix blanche? Qu'attend ce couple de notre pays s'il n'a pas envie de changer d'attitude? **Jacqueline Rossier, Lausanne**

## Malaise

C'est un des aspects les plus contestables de l'islam qui apparaît dans cette affaire. Cette croyance fait passer la stricte observance d'un codex de prescriptions et normes au-dessus des valeurs religieuses et de comportement telles que nous les connaissons: respect de son prochain, tolérance, compassion, spiritualité. L'intégration dans la société d'accueil n'implique-t-elle pas l'abandon de certaines pratiques des valeurs d'origine, contrairement aux cultures du pays d'accueil? L'adage «In Rome do as the Romans do» devrait s'appliquer tout particulièrement à des gens qui souhaitent obtenir la nationalité suisse. En réalité, l'attitude de ce couple tend à montrer qu'il y a effectivement «un agenda pour imposer un mode de vie, des croyances», comme le déclarait Pierre-Yves Maillard dans un entretien au «Matin Dimanche».

Ce constat rejoint le témoignage paru dans «24 heures» du 11 juillet 2017 d'un converti à l'islam déçu dans sa quête spirituelle auprès de cette communauté: «On n'y parle pas de spiritualité; j'ai surtout entendu des règles et senti le cas ici.»

**Serge Ansermet, Vevey**

## Santé

## L'abus d'alcool des aînés reste un souci majeur

Dans une société qui boit moins, seule la consommation des seniors ne diminue pas. Elle présente de gros risques mais n'est pas simple à traiter. Explications et témoignages

Romaric Haddou

Alcool et vieillesse ne font pas bon ménage. C'est pourtant chez les seniors que la «consommation chronique problématique» est la plus élevée. En 2016, 7,1% des 65-74 ans étaient concernés, tout comme 5,8% des plus de 75 ans, indique la Fondation vaudoise contre l'alcoolisme (FVA). À titre de comparaison, c'était 3,9% pour les 20-24 ans et 4,4% pour les 45-54 ans.

C'est un fait, la consommation chronique d'alcool augmente régulièrement avec les années et peut, dans certains cas, faire un bond significatif à l'âge de la retraite. «Globalement, notre société consomme de moins en moins d'alcool. La seule catégorie où ça ne diminue pas est celle des seniors», constate Jean-Félix Savary, secrétaire général du Groupement romand d'études des addictions. D'après plusieurs spécialistes, il est même possible que les chiffres soient sous-estimés. Parce que la détection des cas problématiques est parfois difficile et parce que le nombre d'études reste insuffisant.

Trop, c'est combien?

En fonction des enquêtes, les repères varient pour déterminer la quantité à risque. La FVA, elle, s'appuie sur le monitoring effectué par Addiction Suisse et basé sur les normes de l'Organisation mondiale de la santé. Le risque est jugé moyen dès 20 g d'alcool (environ 1,5 verre standard) par jour pour les femmes et dès 40 g d'alcool (environ 3 verres standards) pour les hommes. Il est jugé élevé dès 40 g quotidiens pour les femmes et dès 60 g pour les hommes.

Des causes multiples

Les spécialistes considèrent que deux tiers des plus de 65 ans qui ont un problème avec l'alcool l'avaient déjà avant 50 ans (voir les témoignages). Pour ceux qui évoluent vers une consommation chronique, voire une dépendance à l'heure de la retraite, les causes sont plurielles.

«Cette transition vers la retraite peut être redoutable car elle suppose une réorganisation profonde de la vie ainsi qu'une perte relationnelle», souligne René Goy, directeur adjoint de Pro Senectute. La perte d'être chers, l'isolement ainsi qu'une estime de soi malmenée peuvent amener les seniors à boire. «C'est aussi une population qui a vécu avec la culture du XXe siècle où l'alcool n'était pas vu comme un problème de santé et permettait d'affronter les difficultés de la vie», analyse Jean-Félix Savary.

«Il y a quelques dizaines d'années, il n'y avait pas l'éducation qui permet aujourd'hui de connaître le prix à payer, ajoute Franck Simond, directeur de la FVA. Cette population ne s'est jamais posé de vraies limites, c'est une génération héliotiste et lui



**Dépendance** Anne-Lise Delvaux et Marie Burnier (de g. à dr.), 63 et 69 ans, ont éprouvé le besoin de boire pour affronter des épreuves personnelles. FLORIAN CELLA

faut un vrai souci pour remettre ce modèle en cause. Dans nos consultations, on constate d'ailleurs que les jeunes adhèrent mieux au discours préventif.»

La thématique est restée longtemps taboue. Il a fallu que les baby-boomers arrivent à un âge

avancé pour que la littérature s'intéresse vraiment à leurs problèmes d'alcool.

Des conséquences graves

«À cet âge-là, les risques somatiques sont importants, démarre Rose-Marie Notz, du secteur pré-

vention de la FVA. De plus, le risque d'accidents augmente tandis que la qualité de vie peut fortement baisser. En vieillissant, le liquide organique diminue (de corps se dessèche), ainsi l'alcoolémie et la sensation d'ébriété sont plus élevées que

pour un jeune à consommation équivalente.»

Aussi, là où les jeunes sont dans une logique d'excès ponctuels menant à des incidents, comme des bagarres, les aînés consomment de moins grandes quantités mais plus réguliè-

ment. «De ce fait, les conséquences sont plutôt des maladies, somatiques mais aussi psychiques comme les troubles du sommeil ou la dépression», explique Jean-Bernard Daepfen, chef du service d'alcoolologie au CHUV. Des maladies non spécifiques à l'alcool peuvent aussi être favorisées, comme la démence, le cancer du sein et du côlon. Sans compter qu'une consommation élevée limite les activités qui protègent la

7,1%

des 65-74 ans ont une consommation d'alcool chronique problématique

1,5

verre par jour pour les femmes et 3 verres pour les hommes, c'est le seuil à partir duquel le risque est jugé moyen. À partir du double, il est jugé élevé

santé, telle que l'activité physique.» Et puis il y a le fameux cocktail alcool-médicaments. «L'un agit sur les effets de l'autre et réciproquement, c'est un mélange délétère», appuie Franck Simond. Mais au-delà des maladies chroniques dont on parle souvent, la vraie finalité peut être la mort.»

Une prise en charge difficile

Pour traiter, il faut d'abord détecter. Or, «une partie des symptômes peuvent se confondre avec ceux du vieillissement comme les pertes d'équilibre, les problèmes d'appétit ou l'anxiété», prévient Rose-Marie Notz. L'entourage peut aussi constituer un problème, les spécialistes expliquent qu'ils doivent parfois demander aux familles de ne plus apporter d'alcool à leurs proches en EMS. Là, il n'y a pas de réglementation cantonale et chaque structure définit ses propres règles.

«Et puis l'alcool est souvent considéré comme le dernier plaisir, c'est presque une offense d'en priver un senior, observe Franck Simond. C'est d'autant plus vrai dans des cantons comme le nôtre où la consommation est culturellement ancrée, voire soutenue politiquement.»

Comme les autres entités spécialisées, la FVA ne prône pas de l'abstinence mais aussi la régulation, et invite tous les consommateurs ainsi que leurs proches à prendre contact à la moindre inquiétude. «L'alcool est en vente libre, on ne peut donc pas être restrictif uniquement parce que la personne est âgée. Si vous forcez les gens, vous prenez le risque d'une rechute et ça devient moralement dangereux. Il faut donc œuvrer sur les aspects sanitaires mais aussi culturels pour sauvegarder la santé et la qualité de vie», conclut Jean-Félix Savary.

Je bois volontiers avec ma

«La dépendance n'est pas un manque de courage»

● Marie Burnier, 69 ans: «J'ai bu jusqu'à 4 litres par jour. Je commençais à 6 h, je dormais deux heures l'après-midi pour récupérer puis je recommençais jusqu'au soir. Mon passé est fait de souffrances, notamment un viol incestueux, et je buvais pour m'anesthésier. Pendant cinq ans, j'ai eu une consommation importante, je ne mangeais plus et ne sortais plus, je me faisais livrer l'alcool à domicile. Et puis j'ai eu un déclin. Renaud Stachel, de la Fondation vaudoise contre l'alcoolisme, m'a montré le film «Le dernier pour la route» et j'ai pris conscience. Désormais, ma consommation est contrôlée. Elle se compte en verres, n'est pas quotidienne et je l'assume. Je bois volontiers avec ma

meilleure amie mais je n'en ai pas besoin tous les jours. Vous savez, c'est une maladie, pas un manque de courage. Moi, j'étais tombée malade, personne n'est responsable de ça, hormis mon viol. Tous les cabossés de la vie ont le droit d'avoir des faiblesses, il faut de l'amour, de l'empathie et de la résilience pour les guérir. Ça n'a rien à voir avec une quelconque morale. Il faut arrêter de regarder les gens comme des pestiférés. Dans ces moments, on sait qu'on se démolit, on se sent coupable et les jugements extérieurs aggravent cet état. Ils sont antithérapeutiques. J'en suis revenue mais je le dis pour mes frères et sœurs qui sont toujours en détresse.» R.H.

«Le seul moyen légal de supporter les épreuves»

● Anne-Lise Delvaux, 63 ans: «J'ai grandi dans un contexte alcoolisé. Mon grand-père paternel était par exemple dépendant. Je viens de Belgique. Lui buvait du genièvre après ses longues journées de travail. Ensuite j'ai compris que l'alcool avait un rôle social. Quand les gens veulent vous faire plaisir ou obtenir quelque chose, ils vous offrent à boire. Si vous refusez, ils trouvent ça anormal. Ce n'est pas une excuse mais un constat. En étant jeune je n'étais jamais la dernière à boire un verre mais j'ai vraiment basculé avec mon premier mari. Il me battait et je ne voyais pas de bénéfice qu'il y trouvait. À cette époque, l'alcool m'aidait à dormir. J'essayais de m'euthanasier» avant que mon

mari ne rentre, ça m'évitait les baffes. Je consommais une bouteille de vin par jour et c'est toujours le cas aujourd'hui. Coupulé avec du Rohypnol (un somnifère), vous êtes sûr de dormir. En fait, c'est le seul moyen légal de supporter les choses de la vie. Un jour, je me suis rendu compte que cette béquille était devenue néfaste, qu'elle prenait trop de place, mais j'avais déjà tout perdu. Aujourd'hui je ne vois plus l'intérêt de diminuer, j'ai bien vécu et je veux continuer à me faire plaisir. Si vous écoutez les conseils, vous arrêtez de manger salé, sucré et gras, vous arrêtez de fumer, de boire et de vous exposer au soleil. Vous attendez la fin dans un abri antiatomique.» R.H.